



Genre et sexualité : entre absence et présence du langage. Chapitre 1

Alexandre Duchêne, Claudine Moïse

► To cite this version:

Alexandre Duchêne, Claudine Moïse. Genre et sexualité : entre absence et présence du langage. Chapitre 1. Alexandre Duchêne et Claudine Moïse. Langage, genre et sexualité, Nota Bene, pp.7-26, 2011. hal-02493435

HAL Id: hal-02493435

<https://hal.science/hal-02493435>

Submitted on 27 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 1 : Genre et sexualité : entre absence et présence en sciences du langage

Alexandre Duchêne et Claudine Moïse

Alors que les *gender studies* occupent largement le champ des rapports de genre dans le monde anglo-saxon, les études et les approches francophones jusqu'à peu de temps sont restées en retrait. Un tel apparent désintérêt s'explique en partie par le fait que les études du genre en milieu francophone n'ont pas bénéficié d'un réel ancrage institutionnel (Mattelart 2003), même si certaines chercheuses, prises dans les mouvements des années 70 et portées par les auteures américaines, ont pu mettre au devant de la scène la question du statut des femmes (Houdebine 2003). Dans les pays anglo-saxons et nordiques, en revanche, très vite les études sur le genre sont devenues des champs de recherches originaux et pluridisciplinaires, portées par des enseignements dès les années 80 et de nombreuses revues spécialisées, *Women studies*, créé en 1972, *Signs : Journal of Women in Culture and Society* en 1975, *Gender and Society* en 1987, *Genders* en 1988, ce qui ne fut pas le cas dans les pays francophones. Or cet ancrage institutionnel était impensable en regard de l'idéologie portée, dans une vision universaliste, par la nation et par la langue française, langue du citoyen, langue homogène qui se veut unificatrice au delà des différences, ethniques ou sexuées. Dans les années 60, la variable sexe n'est pas prise en compte comme variable sociale et la question à l'université reste longtemps tabou (Houdebine 1977 ; 2003). Précurseurs, les disciplines universitaires comme l'histoire (voir pour des synthèses passionnantes sur genre et histoire, Thébaud 2007, ou sur l'histoire même des femmes Perrot 2006) et la sociologie (Berger 2008, Dorlin 2008) en France ont ouvert la voie. D'un point de vue constructiviste, le *genre* se conçoit comme le résultat d'un processus de socialisation qui définit les rôles des deux sexes ;

il se fait catégorie analytique au sein de laquelle les êtres humains, selon des contextes politiques et culturels particuliers, pensent et organisent leur activité sociale et donc leur identité masculine ou féminine. Si très tôt les études de genre, et notamment dans une perspective langagière, se sont posées outre Atlantique dans une telle perspective, les approches françaises ont été plus frileuses et les liens entre genre (voire sexe), sexualité et langage globalement peu abordés. Il serait cependant erroné de dire que les articulations entre genre et langage ont été complètement absentes des travaux en sciences du langage. Des études francophones en linguistique structurale, en linguistique variationniste ou encore en linguistique de l'interaction se sont penchées sur ces rapports nécessairement complexes. Bien que les objectifs de l'ouvrage cherchent à envisager les liens entre genre, sexualité et langage dans une perspective de sociolinguistique critique, nous souhaitons dans ce premier chapitre, en guise d'introduction, questionner les différentes approches qui ont tenté au cours des dernières décennies d'analyser le rapport entre genre et langage et de montrer comment aujourd'hui s'amorce un certain renouvellement théorique.

1. Les études sur le genre grammatical

Pendant longtemps, de Meillet à Lyons, les linguistes (hommes), pris par l'arbitraire du signe, et plus anciennement par la notion d'*accident* d'Aristote, ont affirmé que la distinction des noms entre masculin et féminin était dénuée de sens. Prenant position, P. Violi (1987) montre combien le genre grammatical ne peut être considéré ni comme immotivé ni comme arbitraire. Il y aurait pour elle un ordre déterminé, largement répandu, qui, au-delà, d'un sémantisme actuel perdu, aurait motivé une classification de genre. « Postuler un investissement de sens antérieur à la forme linguistique, signifie lire la différence sexuelle comme une structure déjà signifiante, déjà symbolisée, et capable à son tour de produire un sens et des symbolisations. La catégorie grammaticale du genre, telle qu'elle se présente dans

le lexique des diverses langues, résulte, dans cette perspective, d'un fondement sémantique motivé par sa signification interne » (Violi 1987: 23).

De cette position découlent les réflexions sur la symbolisation du féminin/masculin inscrite dans la langue, et sur son rôle dans la catégorisation et perception de la réalité. L'attribution du genre rendrait compte d'une vision du monde et du caractère religieux d'un groupe. P. Violi (1987), autour de l'exemple connu de la lune et du soleil, montre que si dans l'indo-européen primitif, la lune était masculin et le soleil féminin comme dans les langues germaniques, le changement dans un sens de la société patriarcale a fait passer du culte de la déesse mère à celui du dieu père. *La lune* est féminine en français et évoque romantisme, fragilité, et rêverie ; *le soleil*, terriblement masculin, est force et puissance (même s'il perd de sa superbe avec les troubles écologiques actuels...). Le genre masculin occupe alors la place reconnue et centrale et l'universel devient masculin.

Les femmes ne seraient pas un des deux éléments d'une espèce sexuée, mais une espèce (une division naturelle du vivant) à elles seules, tandis que les hommes seraient les hommes, c'est-à-dire l'espèce humaine. La femme ne joue pas un rôle de sujet, mais elle est définie en tant qu'objet, en relation à l'opposition masculine (Héritier 1996 ; 2002 ; 2005) et la différence des sexes serait difficile à penser d'un point de vue philosophique (Fraisie 1996) ; perçues à travers leur apparence, elles seraient au plus loin de la Vérité. La parole et la pensée seraient de l'ordre du masculin, le *logos* neutraliserait, dans un antagonisme à l'être femme, la spécificité féminine et l'universel serait masculin (Irigaray 1985). Pour y accéder, les femmes doivent oublier ce qui définit leurs différences spécifiques (Muraro 1987). Fort de ce constat, on s'aperçoit, à travers diverses enquêtes linguistiques, que les femmes se désignent difficilement elles-mêmes comme sujets, contrairement aux hommes (Irigaray 1987b). Cette vision de la non répartition des sexes s'inscrit donc, entre autres, dans la langue. Le neutre ou l'impersonnel se traduisent par le même pronom ou la même forme que le masculin,

il pleut, il faut. « *Le il faut* signifie un devoir ou un ordre établi par un seul sexe, un seul genre. Il n'est qu'apparemment neutre. L'homme semble avoir voulu directement ou indirectement donner son genre à Dieu, au soleil, etc, mais aussi sous le masque du neutre aux lois du cosmos et de l'ordre social ou individuel (Irigaray 1987b : 121). Les femmes seraient alors spécifiques par rapport aux hommes ; le genre masculin est le trait non marqué et le féminin se place toujours comme le terme dérivé par l'intermédiaire de transformations morphologiques. L'accord est au masculin, « le masculin l'emporte sur le féminin », le masculin est la norme.

Les années 70, portées par les revendications sociales, vont alors voir fleurir des dénonciations autour de la langue sexiste, de celle qui entretient un rapport d'inégalité sociale entre hommes et femmes, voire la dévalorisation du féminin, notamment dans les relations sexuelles (Guiraud 1978). « La langue enregistre ces discriminations, les transmet et les laisse ainsi perdurer autant que son système duel du genre les favorise (Houdebine 1998 : 165) ». Et les exemples sont alors nombreux ; on s'aperçoit, par exemple, que les diminutifs posent les noms en féminin, du *camion* à la *camionnette*, du *balai* à la *balayette* et que pour les animés, je veux dire pour les hommes et les femmes, la langue devient *langue du mépris* et marque les dissymétries sémantiques (Yaguello 1978/1987). Les noms de genre féminin qui peuvent être attribués aux femmes et aux hommes sont négatifs et dépréciatifs, *une crapule, une canaille, une fripouille. Une femme savante est ridicule, un homme savant est respecté ; une femme légère, l'est de mœurs ; un homme, s'il lui arrive de l'être ne peut l'être que de l'esprit* (Yaguello 1978/1987 : 142). Le genre féminin est donc le genre dépréciatif. Les finales en *-ouille, andouille, nouille, fripouille*, en *-aille, canaille*, féminines tendent vers l'injure. Pas étonnant alors que dans le parler ordinaire, un grand nombre d'insultes font référence à la femme ou au sexe de la femme, soit pour mépriser les femmes elles-mêmes,

sale garce, soit pour insulter des hommes en leur prêtant un caractère efféminé, *femmelette*, *gonzesse*.

Le genre s'inscrit donc dans la langue et un gros travail en aménagement linguistique sur la féminisation des noms de métiers a permis de revaloriser le féminin (Houdebine 2003). Les règles proposées dans la circulaire de mars 1986 en France sur les noms de métiers sont plus ou moins en usage aujourd'hui, même si la féminisation des discours est loin de s'être imposée comme au Québec ou en Belgique parce qu'elle soulève encore bien des oppositions et parce qu'à travers la féminisation de la langue se jouait une féminisation du pouvoir (Baudino 2001). En son temps, la commission de terminologie chargée de réfléchir à cette question a été elle-même violemment attaquée et interpellée à l'Assemblée Nationale (Houdebine 1998 ; 2003).

2. Les études variationnistes

Si en France les questionnements autour de la notion de variation ont été féconds, notamment d'un point de vue syntaxique (Blanche Benveniste 1997, Gadet 1992), peu d'études ont été explicitement menées autour d'une variation genrée, comme s'il allait de soi qu'elle était largement partie prenante des facteurs régionaux, sociaux ou stylistiques. Au Canada les études sur la variation qui se sont intéressées à la variable sexe ont davantage porté sur les classes sociales en lien avec les différenciations urbaines (Sankoff, Thibault et Nagy 1997, David, Cedergren, Kemp, Thibault et Vincent 1988). D'un autre côté, par la suite les réflexions les liens entre le genre et le langage ont été au travers des notions de style ou de stylisation comme processus de différenciation ou d'appartenance identitaire (Eckert 2000, Eckert P. et Rickford J. (Eds) 2001, Coupland 2007) ou d'accommodation (Giles, Coupland and Coupland (Eds) 1991).

Dans la mouvance des études sur la diglossie et sur la transmission des langues minoritaires, dans les années 70 en France, de nombreuses études se sont penchées sur rôle des femmes dans le maintien des langues, notamment des langues régionales. Des auteurs souvent non francophones (pour une synthèse voir Pooley 2003) ont soutenu l'idée que les femmes avaient tendance à utiliser davantage les variétés standard ou de prestige que les hommes pour accéder aux sphères de pouvoir ou du moins pour profiter d'une certaine ascension économique (Trudgill 1972). Les variantes vernaculaires seraient maintenues par les hommes dans des sociétés traditionnelles en déclin, variantes qui seraient aussi par là même considérées comme vulgaires ou peu féminines. Ce serait le cas des différenciations phonologiques des variétés méridionales, par exemple, les femmes privilégiant souvent les variantes standard (Taylor 1998). Ces thèses s'appuient sur l'idée que l'accès à la langue standard correspondrait à un désir d'ascension sociale et économique. Par la langue – et un plus grand respect de la norme – les femmes signifieraient une volonté de statut social, souvent non atteint d'un point de vue économique tandis que les hommes n'auraient pas besoin de recourir à ce stratagème, leur situation sociale et économique étant en soi supérieure à celles des femmes. La langue serait alors une marque de pouvoir symbolique quand le pouvoir social réel fait défaut. Dominées socio-économiquement dans les sociétés masculines, les femmes ne pourraient valoriser leur place et leur statut que par une conformité aux normes dominantes et, notamment, par la norme langagière (Encrevé et Bourdieu 1983). Une autre hypothèse, souvent invoquée, s'appuie sur le fait que les femmes sont traditionnellement plus impliquées dans l'éducation des enfants et sont donc plus sensibles à la valeur des normes de prestige. Dans ce travail comme gardiennes d'une langue idéale, normée, valorisée, les femmes auraient donc été (seraient) les premières instigatrices – contre toute attente – de l'assimilation linguistique au sein de la famille, quand, toutefois, elles se voient exposées au monde économique. C'est elles qui à l'encontre de leur propre pratique

dans leur langue maternelle, en langue régionale par exemple en France, auraient favorisé l'apprentissage du français... pour ne pas nuire à l'avenir de leurs propres enfants (Taylor 1998), quitte à trahir leur propre origine, quitte à abandonner leur propre langue maternelle. Cette tendance s'accompagnerait chez les femmes d'une plus forte insécurité linguistique (idées reprises de Labov 1966 ; 1976). Si les femmes sont sensibles aux formes linguistiques prestigieuses, elles manifestent aussi une plus forte conscience de la norme que les hommes et sont donc particulièrement sensibles et préoccupées par sa maîtrise. L'insécurité linguistique des femmes résulte donc de cet écart entre la langue parlée réellement et celle que l'on voudrait maîtriser, marque imaginée de reconnaissance sociale. Elle se caractérise par une tendance à l'hypercorrection et par une vision fautive et dévalorisée de son propre parler. Ainsi, les femmes auraient tendance, plus que les hommes, à utiliser les variables jugées prestigieuses selon la norme dominante, pour investir soit dans un capital symbolique, le capital économique faisant défaut dans les rapports d'inégalité sexuée que l'on connaît, soit dans un capital économique réel. Dans une telle perspective, plus les femmes seraient en difficulté économique, plus elles devraient avoir recours à la norme linguistique, forme d'ersatz du statut social. En réalité, il apparaîtrait que la différenciation linguistique entre hommes et femmes est moins forte pour les classes sociales basses que pour les classes sociales supérieures.

Pour dire les choses simplement, plus une femme est en haut de l'échelle sociale, plus son parler se veut proche de la norme et se distingue de celui d'un homme au même statut social. Ainsi, d'une façon ou d'une autre, toutes ces études, dans la mouvance des années 70-80-ont tenté de spécifier les parlers féminins à l'aune des parlers masculins, dans une différenciation des sexes *a priori* hiérarchisée, approches qui s'inscrivaient dans les idéologies historicisées autour du déficit et de la domination. Aujourd'hui, en considérant les processus dynamiques

en interaction, il s'agirait davantage de voir comment les identités s'accomplissent à travers les représentations et les pratiques, dans une visée performative.

3. De la variation à la construction en interaction

Il a fallu d'abord revoir les hypothèses préalablement posées. Les rapports entre usage normatif et ascension sociale, l'insécurité linguistique ou la politesse prétendues des femmes, tous ces résultats sont largement remis en question. Dans les années 90 certaines études de conversation (Tannen 1991), qui ont eu peu d'influence il est vrai dans les pays francophones, émettaient l'hypothèse que le parler des hommes reproduisait le rapport de hiérarchie entre le féminin et le masculin. Le parler masculin servirait à se protéger des attaques et à garder son indépendance et sa supériorité sur l'adversaire dans un monde vertical où chacun lutte pour son statut ; pour les femmes, il s'agissait de tisser un tissu de connections, de réussir à obtenir un consensus positif sur elles-mêmes, d'éviter l'exclusion et se placer dans un monde de pairs et donc d'être plus polies que les hommes.

Tout cela va être battu en brèche. Par exemple, au-delà de l'insécurité linguistique, l'usage d'une langue plus normée peut avoir – et plus ou moins selon l'histoire intime, familiale et sociale de chaque femme – valeur de distinction et d'adaptation dont on use, on joue, ou pas, selon le contexte. Même si elles sont jugées davantage sur le *paraître* que les hommes, sur des comportements sociaux conformes à ce que l'on attend d'elles, les femmes savent aussi avoir le bon mot quand il faut, jouer de la distanciation ou de l'ironie par exemple. Si on attend que les femmes se comportent mieux que les hommes en tout point, et même en langue, elles savent aussi être où on ne les attend pas. Les critiques touchent d'abord les méthodes d'enquête (Aebischer 1985 ; Houdebine 2003), quand se voient posées des hypothèses, qui reposent sur les idées reçues et une certaine *doxa*, quand on cherche à prouver ce qui entretient les représentations et les idéologies sur le genre, quand on pose *a priori* une

différence sexuée féminine en regard du masculin. Il s'agit alors de changer l'angle de vue et comprendre que les analyses linguistiques ont été modelées par les stéréotypes sur les femmes et les représentations que l'on a sur les parlers (Aebischer 1985). Les propos des hommes et des femmes, mis en discours, ne sont pas entendus de la même façon.

Les études reproduiraient donc parfois certaines valeurs communes attendues et il vaudrait mieux questionner la variation genrée en fonction des types de réseaux sociaux investis, des conditions sociales (mobilité) et du contexte (profession, registre, sexe, nationalité). Le sexe serait donc un facteur de variation qui n'aurait pas d'existence en tant que tel, mais qui se modèlerait en fonction du locuteur (Bauvois 2001). En analyse conversationnelle, là encore, se voit remises en question des notions comme celle de la politesse des femmes (Aebischer 1985 ; Fracchiolla 2008 ; Billiez, Krief et Lambert 2003) ou celle de bavardage (Aebischer 1985 ; Armstrong et alii 2001). Ces procédés énonciatifs peuvent être interprétés comme des formes de pouvoir pour contrôler la parole de l'autre ou comme des éléments de résistance. En même temps, ces études montrent bien, notamment dans le contexte de la banlieue, nouveau champ à investir (Moïse 2002), que les faibles écarts entre les pratiques linguistiques sont largement amplifiées par les représentations que s'en font les locuteurs (Billiez, Krief et Lambert 2003). Les représentations sur le genre auraient eu tendance à alimenter les études sur le genre quand les facteurs de différenciation sont posés comme allant de soi, quand on en oublie d'analyser les statuts des locuteurs, les facteurs économiques, les effets discriminatoires ou d'inégalités sociales en jeu dans les interactions. Il faudrait donc signaler ces critères purement objectifs et situationnels des pratiques interactionnelles. De cette façon, le type de réseau social fréquenté jouerait sur le comportement linguistique. Les différences communicationnelles seraient finalement pas si fortes entre les sexes, mais toute différenciation serait particulièrement interprétée et perçue comme signifiante et *a priori*

genrée, alors que l'asymétrie linguistique pourrait être interprétée par les rôles et places adoptés par les interlocuteurs.

Ainsi, les études menées sur la variation stylistique posent des comportements féminins en les psychologisant et ont tendance, de ce fait, à uniformiser la catégorie femme (Mondada 1998), alors que manquent encore aujourd'hui les analyses empiriques en contexte d'interaction. Il s'agirait alors de sortir des catégories données *a priori* comme genrées et pertinentes dans leurs différences. Il serait plus intéressant de voir comment est construite la catégorie « femme » dans le discours et les interactions plutôt que la donner comme définie préalablement. C'est l'intention affichée des derniers ouvrages sur le genre (Aebischer et Forel 1992 ; Armstrong et alii 2001 ; Fernandez 1998), qui rejettent les approches qui reproduiraient les stéréotypes de sens commun, sur la nature féminine opposée à une certaine nature masculine. Il s'agit de cette façon, non plus de s'interroger sur les différences, mais sur les processus qui mettent en jeu la différence genrée dans les interactions.

4. Analyse des discours médiatiques et politiques

En analyse de discours et en sémiotique, les approches ont été plus critiques, mettant en avant les effets de la domination et de l'hégémonie masculines, et les processus de résistance aux idéologies dominantes.

La publicité offre un discours complexe (Perret 2003) où se mêlent à la fois les représentations sociales sur le genre dans une société à un moment donné, les demandes et stratégies commerciales, les besoins des consommateurs et les tendances dans l'expression des agences publicitaires. Les études montrent donc que la publicité est toujours portée par les rapports sociaux, mais qu'elle ne les induit pas même si les images médiatiques et publicitaires s'inscrivent dans des prises de pouvoir masculin où l'image de la femme reste dans l'apparence, l'ombre, la non-représentation.

La publicité fait et dit ce qui sera entendu. « On ne peut projeter sur la publicité des enjeux qu'elle ignore. Considérer la publicité pour ce qu'elle est : ni reflet, ni idéologie dominante, elle est une des composantes du discours médiatique et participe en tant que telle, à partir de modalités discursives qui lui sont propres, à la manière dont la société se parle et se pense (Perret 2003 : 151). » Mais la publicité jouerait malgré tout de la négation de la femme dans la mesure où dans leur non accès à la Vérité par la force de leur apparence, elle est « hors champ conceptuel d'un côté et sous les feux de la représentation imaginaire, fût-ce ceux de la mode, de l'autre » (Mattelart 2003 : 7). La femme a donc été dans la publicité ménagère, maman ou sorcière avant d'être objet sexuel (Houdebine 2003).

La publicité va donc provoquer des luttes discursives genrées entre adhésion et revendication comme le montrent les graffitis dans le métro et l'espace public ; les positionnements anti-sexistes affirment peut-être une reprise du dialogue avec une publicité stéréotypée (Lamireau 1999). Dans la presse encore (Debras 2003), les femmes ne reçoivent pas le même traitement que les hommes, elles sont dans l'ombre de l'actualité et la presse reste centrée sur le masculin, notamment dans les quotidiens régionaux, et ne pas lire la presse reste peut-être pour les femmes une force de résistance.

Les études du genre en politique – peu nombreuses encore - touchent à la fois l'usage du discours chez les femmes politiques (Bonnafous 2002 ; 2003) les discriminations et violences dont elles sont l'objet (Oger 1999) , et parfois des études lexicales autour de thématiques comme celles du foulard (Siblot 1990 ; 1992). Les études montrent que les discours politiques portés par les femmes jouent de la catégorie genrée, soit par le genre même nommé du locuteur (« en tant que femme, je... »), soit par l'expression de préoccupations réputées comme féminines ; d'une façon comme une autre, on se rend compte que les mobilisations inconscientes du genre reposent encore une fois sur la mobilisation des stéréotypes de la

parole féminine. Y aurait-il alors une valeur positive pour un homme aussi d'exhiber des qualités réputées féminines comme l'écoute ou le pragmatisme ?

Quelques rares recherches à l'heure actuelle sont menées sur les technologies de l'information et de la communication dans une perspective genrée. Sur l'usage de ces outils si certains auteurs (Jouët 2003) affirment que l'internet, et particulièrement les pratiques de chat, forum et blogs si ce n'est les jeux vidéos, peut modifier les comportements ou justement casser les idées reçues, d'autres montrent (Bury 2005) au contraire que les vieilles idéologies se maintiennent. Pour le dire autrement, pour certains les pratiques d'interaction par internet permettent de ne pas se laisser prendre par des comportements genrés attendus. Des stratégies d'évitement peuvent être adoptées par les internautes face à certaines violences verbales par exemple l'usage de pseudos (Truong 1993) et sur l'écran les femmes peuvent manifester plus de confiance, en échappant à un certain rôle attendu, notamment dans un contexte social non professionnel (We 1993). Il y aurait donc une plus grande confusion des genres dans l'usage des nouvelles technologies (Jouët 2003) et les catégories binaires du type technologie/homme et relation/femmes sont plus complexes quand les femmes feraient preuve de rationalité, et les hommes donneraient libre cours à leur émotion. Des sondages demandés par des sites internet sur l'usage d'internet par les femmes de différents pays européens (http://www.tns-sofres.com/presse_communique.php?id=546) montrent combien les études sur le genre, l'orientation sexuelle et la sexualité, vont prendre un nouvel essor dans une société en bouleversement idéologique.

6. Une perspective discursive et idéologique : un aperçu de l'ouvrage

Marquée par le structuralisme, les sciences du langage francophones, ou plutôt l'institution universitaire, ont longtemps rejeté ou méconnu des approches discursives qui, dans la mouvance de Bourdieu, Foucault ou Derrida, rendaient compte des rapports de pouvoir, des

inégalités sociales, des idéologies en circulation ou des effets d'intertextualité, tout ce que l'Amérique du Nord, sous l'appellation paradoxale *French Theory*, faisait sienne dans une grande créativité, notamment autour du genre (voir notamment toutes les écrits de Cameron (1985, 1992, 1995) et pour une synthèse Cameron 1998). Si très tôt les études de genre se sont posées outre Atlantique dans une perspective constructiviste, les approches francophones s'ancraient dans une forme d'essentialisme qu'elles entretenaient en tentant de le dénoncer. Quand on en est aujourd'hui, de l'autre côté de l'océan, sur les traces de Judith Butler (1990) à dénoncer cette forme de naturalisme donnée du genre et des sexes, quand le sexe même serait socialement construit, quand la distinction de genre, entre féminin et masculin, serait dépassée pour intégrer d'autres pratiques sociales et langagières genrées, *queer* ou masculines, les espaces francophones, loin encore d'une certaine vision postmoderne, avancent doucement tentant malgré tout, comme ce livre ici même, de revisiter la question de la distinction des genres. Par exemple, si les études de sociologie (Welzer-Lang 2007; Guénif-Souilamas et Macé 2006 ; Duret 1999) posent les questions de la crise de la « masculinité » et de la définition de ce que doit être un homme, à partir d'une profusion de normes contradictoires, si elles s'intéressent au genre non plus seulement en regard d'une opposition homme/femme mais à travers les études sur l'homosexualité ou les études *queer*, la sociolinguistique francophone a vraiment tout à explorer dans ce domaine alors que les débats « postféministes » soulèvent à l'heure actuelle bien des polémiques. La conception (angélique) de l'égalité entre citoyens dans l'espace public (Duchêne 2008) qui refuse la discrimination positive (justement dans les instances de pouvoir très masculin – sphères de la politique et de l'entreprise) est aussi idéaliste et idéologique (c'est bien là défendre « un universalisme abstrait ») que la défense des spécificités féminines dans une forme d'essentialisme.

Ainsi, en regard de ce tour d'horizon, force est de constater que dans les sphères francophones les considérations critiques tendent à s'éclipser au profit de travaux avant tout descriptifs. Même si la dimension linguistique offre de nombreuses pistes de discussion, cette approche pose certaines limites. Tout d'abord, la dimension sociale des rapports entre genre, sexualité et langage se trouve soit subsumée en une série de variables, soit purement et simplement omise. En ce sens, trop souvent, le genre ou encore le sexe et l'identité sexuelle apparaissent comme des données établies et évidentes. Ensuite, les travaux descriptifs tendent à considérer le langage comme une donnée objective, directement accessible aux yeux de l'analyste et dénuée de toute considération idéologique.

Pourtant au-delà des discours académiques, dans le milieu de la francophonie, la question du genre et de la sexualité émerge avec force dans les sphères publiques (politique, institutionnelle, médiatique, etc.). Par exemple, les journaux et magazines nous abreuvant de discours sur la sexualité, sur le rôle de la femme, sur la répartition des places ou encore sur les minorités sexuelles (Stephanie Pahud dans ce volume). Le débat politique français autour d'une potentielle femme présidente de la république conduit à l'émergence de formulations discursives, parfois alambiquées, qui rendent compte de cette nouvelle donne (Claire Oger dans ce volume). Les nouvelles formes de vie sociale, telle que l'homoparentalité par exemple (Luca Greco dans ce volume), amènent à la création de nouveaux lexèmes afin de catégoriser des phénomènes qui deviennent visibles et discutés sur la place publique. Enfin les lois sur la féminisation des noms de métiers (voir aussi Daniel Elmiger dans ce volume), contre l'homophobie ou encore contre la discrimination à l'encontre des femmes sont des données caractéristiques de nos sociétés modernes. Toutes ces manifestations langagières soulignent l'omniprésence de la réflexion sur le genre et la sexualité dans notre société et viennent, selon nous, interroger fondamentalement le rôle du langage dans la construction de l'identité et de l'altérité.

Ainsi, l'objectif de cet ouvrage est de questionner les discours et pratiques langagières actuelles qui mettent en scène le genre et la sexualité. Il adopte un positionnement critique centré sur les aspects historique, politique et social des rapports entre langage, genre et sexualité. Ce positionnement ne cherche cependant pas à s'éloigner des pratiques langagières et des discours en tant qu'objet d'analyse, bien au contraire. En effet, nous considérons la matérialité discursive comme une dimension analytique centrale, qui cependant ne peut être envisagée *in extenso* mais bien au sein des espaces sociaux, institutionnels, politiques, historiques et interactionnels dans lesquels elle apparaît.

Nous partons bien ici de l'idée que le genre et l'identité sexuelle n'existent pas en tant que tels, qu'il s'agit avant tout de constructions sociales et idéologiques qui trouvent une forme de matérialité, entre autres, dans les discours et les pratiques langagières. Nous croyons que ces processus langagiers participent à la construction des différences et des inégalités - sans toutefois en être l'unique cause -, qu'ils contribuent à la réification des catégories (voir le travail de Dan Ramdoenk dans ce volume) et à leur négociation (voir le chapitre de Lorenza Mondada) au même titre qu'ils permettent la création de nouvelles. Par ailleurs, nous cherchons à poser que les luttes discursives autour des liens entre genre, sexualité et langage ne sont pas à proprement parler des débats sur la langue, mais bien des débats de société qui trouvent une certaine matérialisation sur le terrain de la langue (voir à ce propos le chapitre de Mireille McLaughlin et de Monica Heller dans ce volume). Enfin, nous souhaitons développer l'idée que les pratiques langagières et discours genrés et sexués sont ancrés dans des rapports de pouvoir sociétaux et qu'ils s'inscrivent dans des processus historiques localisables et qui se matérialisent au sein de divers espaces sociaux (par exemple dans les milieux hospitaliers (chapitre de Pascal Singy et Céline Bourquin) ou encore en milieu scolaire (chapitre de Nathalie Auger et Béatrice Fracchiolla)).

Afin de mener à bien nos objectifs, nous avons sollicité des chercheur-e-s francophones (Belgique, Canada, France, Suisse) représentant différents courants épistémologiques en sciences du langage : analyse du discours, ethnométhodologie, pragmatique, sociolinguistique et anthropologie linguistique. Par ailleurs nous avons demandé à une historienne et à une critique d'art de réfléchir à la manière dont le genre et la sexualité ont émergé et sont abordés dans leurs champs disciplinaires.

Ce regard pluriel permet de mettre en évidence la complexité du champ et des dynamiques de recherche dans l'espace académique contemporain.

L'ouvrage se structure en trois grandes sections. La première est consacrée à la fois à l'étude de l'émergence historique du genre et de la sexualité au sein des disciplines des sciences du langage et en sciences humaines et à l'analyse des fondements idéologiques et politiques des discours académiques et publics en la matière. Pour ce faire l'ouvrage se questionne d'abord sur les positionnements des chercheurs au sein de leur discipline et face à leurs pratiques en regard de thématiques telles que celles des femmes ou des minorités sexuelles en particulier en offrant un regard hors des disciplines des sciences du langage (Thébaud et Ott). Ces textes permettent de poser un regard épistémologique sur les composantes historiques, politiques et idéologiques des discours sur le genre et la sexualité. L'ouvrage aborde ensuite la construction du genre dans une perspective politique, c'est-à-dire à travers la législation portant notamment sur les questions de non-discrimination, de féminisation (Daniel Elmiger) et à travers la construction même des discours politiques (Claire Oger).

La seconde partie de l'ouvrage porte sur les diverses formes que prennent dans la mise en parole les pratiques sexuelles et genrées en s'attardant à la fois sur leurs composantes textuelles, discursives et interactionnelles. Il s'agit dans ce cadre de mettre en évidence l'hétérogénéité et les conditions sociales de ces pratiques langagières et d'interroger leur pertinence. Pour ce faire les contributions se centrent sur les manifestations du genre et de

l'identité sexuelle au sein des conversations (Lorenza Mondada), dans les textes médiatiques ou la publicité (Stéphanie Pahud). Par ailleurs d'autres contributions mettent l'accent sur la place des processus catégoriels dans la construction du genre et de la sexualité en insistant sur les conséquences de ces processus (sur Luca Greco sur les enjeux catégoriels de l'homoparentalité et Dan Ramdoenck sur ceux de l'homosexualité et de l'homophobie).

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée plus particulièrement à l'étude de différents espaces sociaux où les pratiques langagières et les discours sexualisés et genrés s'actualisent. Nous insisterons ici avant tout sur les problématiques sociales de ces pratiques en examinant plus spécifiquement les espaces scolaires (Nathalie Auger et Béatrice Fracchiolla), les espaces communautaires minoritaires (Mireille McLaughlin et Monica Heller) ainsi que les consultations médicales (Pascal Singy et Céline Bourquin).

L'ensemble de ces contributions offre – en tous les cas nous l'espérons - matière à réflexion sur ces liens complexes entre genre, langage et sexualité, et donnera à questionner le rôle des sciences du langage dans la compréhension des inégalités sociales en lien avec le genre et la sexualité.

Bibliographie

Aebischer Verena, (1985) *Les femmes et le langage. Représentations sociales d'une différence*, Paris, Puf

Aebischer Verena et Forel Claire (Eds), (1992) *Parlers masculins, parlers féminins ?* Neuchâtel, Delachaux et Niestlé

Berger A., 2008/4, « Petite histoire paradoxales des études dites de genre en France », *L'autre scène dans la classe, Le Français aujourd'hui*, Armand Colin, numéro 163, pp. 83-91

Armstrong Nigel, Bauvois Cécile et Beeching Kate (Eds.), (2001), *La langue française au féminin. Le sexe et le genre affectent-ils la variation linguistique ?*, Paris, L'Harmattan

Baudino Claudie (2001), *Politique de la langue et différence sexuelle. La politisation du genre des noms de métiers*, Paris, L'Harmattan

Bauvois Cécile, (2001) « L'assourdissement des sonores finales en français : une distribution sexolectale atypique », Armstrong Nigel, Bauvois Cécile et Beeching Kate (Eds.), *La langue française au féminin. Le sexe et le genre affectent-ils la variation linguistique ?*, Paris, L'Harmattan, pp. 19-34

Billiez Jacqueline, Krief Karin, Lambert Patricia, (2003), « Parlers intragroupaux de filles et de garçons : petits écarts dans les pratiques, grand-écart symbolique », *Cahiers du français contemporain*, ENS Editions, pp. 163-193

Blanche Benveniste Claire (1997), « La notion de variation syntaxique dans la langue parlée », *Langages* numéro 115, pp.19-29

Bonnafous Simone (2002), « La question du genre et de l'ethos en communication politique », *Actes du premier colloque franco-mexicain des sciences de la communication*, Mexico 8-10 avril 2002, <http://www.cerimes.fr/colloquefrancomexicain/>

Bonnafous Simone (2003), « Femme politique » : une question de genre », *Une communication sexuée ? Réseaux*, vol. 21, n°120, pp.119-147

Bury R. (2005). *Cyberspaces of their own: Female fandoms online*. New York: Peter Lang Publishing, Inc

Butler Judith (1990), *Gender Trouble*, Londres, Routledge

Cameron Deborah (1985), *Feminism and Linguistic Theory*, Londres, Macmillan

Cameron Deborah (1992), « Not gender difference but the difference gender makes ; Explanation in research on sex and language », *International Journal of Sociology of Language*, 94, pp. 13-26

Cameron Deborah, (1995), « Rethinking Language and Gender Studies », dans Mills, S. (dir.), *Language and Gender. Interdisciplinary Perspectives*, London, Longman, pp. 31-44

Cameron Deborah (1998), « Gender, language and discourse: A review essay », *Signs*, 23(4), pp. 945-973

Coupland Nikolas, (2007), *Style. Language, Variation and Identity*, Cambridge University Press

Debras Sylvie, (2003), « Lectrices oubliées au quotidien », *Une communication sexuée ? Réseaux*, vol. 21, n°120, pp.176-204

Dorlin, Elsa., 2008, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Philosophies, Puf

Duchêne Alexandre, (2008). *Ideologies across Nations*. New York, Mouton de Gruyter.

Duret Pascal, (1999), *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, Puf

Eckert Penelope., (2000), *Linguistic Variation as a social practice*, Malden, Blackwell

Eckert Penelope. et Rickford John (Eds), (2001), *Style and sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press

Encrevé Pierre et Bourdieu Pierre, (1983), « Le changement linguistique, entretiens avec W. Labov », *Actes de la recherche en sciences sociales*, numéro 46, pp. 67-73

Fernandez Jocelyne, (1998), *Parler femme en Europe*, Paris, L'Harmattan

Fracchiolla Béatrice, (2008), « L'attaque courtoise : de l'usage de la politesse comme stratégie d'agression dans le débat Royal-Sarkosy du 2 mai 2007 » *Actes JADT'2008 - 9èmes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles*, 12-14 mars 2008, Lyon.

Fraisse Geneviève (1996), *La différence des sexes*, Paris, PUF

Gadet Françoise (1992), « Variation et hétérogénéité », *Langages* numéro 108, pp. 5-15

Mary et Hall Kira (Eds) *Gender Articulated, Language and the Socially Constructed Self*, London Roudledge, pp. 169-182

- Guénif-Souilamas Nacira et Macé Eric, (2006), *Les féministes et le garçon arabe*, Paris, Editions de l'Aube
- Guiraud Pierre, (1978), *Sémiologie de la sexualité*, Paris, Payot
- Héritier Françoise, (1996), *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob
- Héritier Françoise, (2002), *Masculin/féminin. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob
- Héritier Françoise, (2005), *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Paris, Editions le Pommier, Cité des sciences de l'industrie
- Houdebine Anne-Marie, (1977) « Les femmes et la langue », *Tel Quel* 74, Paris, Seuil, pp. 84-9
- Houdebine Anne-Marie, (1998), « Insécurité linguistique, imaginaire linguistique et féminisation des noms de métiers » dans Singy Pascal (Ed.) , 1998, *Les femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, pp.155-176
- Houdebine-Gravaud Anne-Marie, (2003), « Trente ans de recherche sur la différence sexuelle, ou Le langage des femmes et la sexuation dans la langue, les discours, les images », *Langage et société, Hommes / femmes : langues, pratiques idéologies*, n°106, pp. 33-61
- Irigaray Luce, (1985), *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Minuit
- Irigaray Luce, (Ed.) (1987a) *Le sexe linguistique*, numéro 85, *Langages*
- Irigaray Luce, (1987b) « L'ordre sexuel du discours », Irigaray Luce (Ed.), numéro 85, *Langages*, pp.81-123
- Irigaray Luce, (1990), *Sexe et genres à travers les langues*, Paris, Grasset
- Jouët Josiane, (2003), « Technologies de communication et genre. Des relations en construction », *Une communication sexuée ? Réseaux*, vol. 21, n°120, pp.57-86
- Labov William, (1966), *The Social Stratification of English in New York City*, Washington DC., Center for Applied Linguistics
- Labov William (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit

Lamireau Clara, (1999), « Les manifestes éphémères : graffitis anti-sexistes dans le métro parisien », », *Langage et société, Hommes / femmes : langues, pratiques idéologies*, n°106, pp. 81-102

Mattelart Michèle, (2003), « Femmes et médias. Retour sur une problématique », *Une communication sexuée ? Réseaux*, vol. 21, n°120, pp.23-53

Moïse Claudine (2002), « Pratiques langagières des banlieues : où sont les femmes ? », *Rapports de sexe, rapports de genre, entre domination et émancipation*, VEI ENJEUX, numéro 128, Paris, Centre National de Documentation Pédagogique, pp. 46-61

Mondada Lorenza, (1998), « L'identité sexuelle comme accomplissement pratique »,

Fernandez, Jocelyne (Ed.) *Parler femme en Europe*, Paris, L'Harmattan, pp. 253-276

Morsly Dalila, (1998), « Femmes algériennes et insécurité linguistique », dans Singy Pascal (Ed.) , (1998), *Les femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, pp. 75-98

Muraro Luisa, (1987), « Le penseur neutre était une femme », Irigaray Luce (Ed.), *Langages*, pp. 35-41

Oger Claire, (1999), « Le foulard entre tchador et mantille : enquête de voisinage dans le tissu journalistique », *Langage et société*, n°90, p. 29-55

Perret Jean-Baptiste, (2003), « L'approche française du genre en publicité », *Une communication sexuée ? Réseaux*, vol. 21, n°120, pp.149-173

Perrot M., 2006, *Mon histoire des femmes*, Paris, Seuil

Pooley Tim, (2003), « La différenciation hommes-femmes dans la pratique des langues régionales en France », *Langage et société, Hommes / femmes : langues, pratiques idéologies*, n°106, pp. 9-31.

Sankoff David, Cedergren Henrietta, Kemp William, Thibault Pierrette et Vincent Diane, (1988), « Montreal French : Language, Class and Ideology », in Schiffrin Deborah et Fasold Ralf W. (Eds), *Language Variation and Change*, Amsterdam, Benjamins Publ., pp. 107-118

Supprimé:

Sankoff Gillan, Thibault Pierrette et Nagy Naomi (1997) « Variation in the use of discourse markers in a language contact situation, *Language, Variation and Change*, numéro 9, pp. 191-217

Siblot Paul, (1990) « Quand la France se voile la face », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, tome XXIX, pp. 361-368

Siblot Paul, (1992), « Ah ! Qu'en termes voilés ces choses-là sont mises », *Mots. Les langages du politique*, numéro 30, pp. 5-17

Tannen Deborah (1991), *You just don't understand. Women and men in conversation*. New York, Ballantine Book

Tannen Deborah (1996) *Gender and discourse*, Oxford University Press

Taylor Jill, (1998), « L'insécurité linguistique des femmes : mythe ou réalité ? Les voix derrière le voile », dans Singy Pascal (Ed) , 1998, *Les femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé pp. 138-152

Thébaud Françoise, 2007, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions (réédition complétée d'*Écrire l'histoire des femmes*, ENS Éditions, 1998 et 2001)

Trudgill Peter, (1972), « Sex, covert prestige, and linguistic change in the urban British English of Norwich », *Language and Society*, 1, pp.179-195

Truong, Hoai-An, (1993), *Gender issues in on-line communication* : http://w2.eff.org/Net_culture/Gender_issues/bawit.cfp93

Violi Patrizia (1987), « Les origines du genre grammatical » Irigaray Luce (Ed.), *Langages*, pp.15-35

Yaguello Marina, 1978/1987, *Les mots et les femmes*, Payot

We Gladys, (1993), communication, Simon Fraser University : <http://cpsr.org/cpsr/gender/we>

Welzer-Lang Daniel, 2007, *Les utopies conjugales*, Paris, Payot

Labov 1966 (manque)

Mis en forme : Surlignage

